

VERSION GRECQUE

EPREUVE COMMUNE : ECRIT

Jean-Philippe Guez – Philippe Le Moigne

Coefficient : 3.

Durée : 4 heures.

Après Aristophane, Lysias et Euripide, proposés lors des trois sessions précédentes, le jury avait laissé de côté cette année les auteurs classiques pour emprunter le sujet de version grecque aux *Lettres* fictives d'Alciphron, un ouvrage d'époque impériale, généralement situé au II^e siècle de notre ère. Rappelons que tous les genres littéraires et tous les auteurs peuvent être proposés aux épreuves écrites de grec : les candidats ne doivent pas limiter leur préparation aux écrivains des V^e-IV^e siècles av. J.-C. Le texte était tiré du troisième livre des *Lettres*, où, succédant aux pêcheurs et aux paysans, différents personnages de parasites prennent la parole pour se plaindre des rigueurs de leur condition, évoquée à travers une série d'anecdotes qui font revivre l'Athènes de l'époque classique. Outre qu'il donnait l'occasion de traduire un auteur rarement abordé par les jeunes hellénistes, le passage offrait un point de vue original sur la question du corps, en imaginant ce parasite martyrisé par des banquetteurs sadiques, aux antipodes du *sumposion* idéalisé et des intellectuels distingués mis en scène par Plutarque ou Athénée. Du point de vue formel, le découpage proposé neutralisait l'aspect épistolaire du texte et celui-ci se présentait comme un simple récit, rédigé dans une langue tout à fait classique, avec un vocabulaire concret qui devait permettre aux candidats, espérait le jury, d'y pénétrer de manière facile et immédiate.

Malgré bon nombre d'excellentes copies (41 des 357 copies ont obtenu 17 ou plus), force est de constater que cet espoir a été un peu déçu. Destabilisés peut-être par un auteur qu'ils ne connaissaient pas, les candidats ont eu du mal, semble-t-il, à évaluer le texte et à en identifier le caractère plaisant et décalé. Mal engagée quand ils n'avaient pas compris le ton exclamatif de la première phrase et son amusante interjection initiale (Ἰατταταιάξ !), leur traduction a ensuite fréquemment trébuché sur le système hypothétique des lignes 2 à 7, qui n'offrait pourtant pas de difficulté particulière. Les correcteurs ont été frappés, d'autre part, du nombre important de copies inachevées, puisque près d'un candidat sur cinq n'est pas parvenu à traduire en entier le texte, qui pourtant n'excédait pas la longueur habituelle. Plus inquiétantes encore, peut-être, sont les nombreuses erreurs de français que nous avons rencontrées : fautes d'orthographe bien évitables sur les noms propres (que de h ou de y intempestifs dans le nom du Pirée !), méconnaissance de l'accord du participe passé avec l'auxiliaire avoir (« quelles horribles choses les riches ont faites ! »), et surtout avalanche de catastrophes dans la conjugaison des verbes du 2^e et du 3^e groupe ; sans même parler du sort réservé à des verbes difficiles comme « soustraire » ou « extraire » (dont le passé simple, confirme le Robert, n'existe pas), nous avons été stupéfaits du nombre de candidats capables de traduire ἀποπλήρωσα par *je remplissai* ou οἱ θεοὶ ἐξείλοντο par *les dieux saisissèrent*... Quels que soient leurs mérites d'hellénistes, les auteurs de ces barbarismes ont inévitablement été lus avec sévérité par les correcteurs, et la version a joué son rôle habituel de révélateur dans la maîtrise générale du français.

Revenons sur le détail des problèmes posés au fil du texte.

- 1) L. 1 à 2 Ἰατταταιάξ, τίς ἦν ἡ χθὲς ἡμέρα; ἢ τίς δαίμων ἢ θεὸς ἀπὸ μηχανῆς ἔρρυσάτο μ' ἐν ἀκαρεῖ μέλλοντα παρὰ τοῦς πλείονας ἰέναι ;

La première phrase était à la fois simple et délicate. Une fois identifié l'interrogatif τίς, qu'il ne fallait pas confondre avec τις indéfini (sans accent), la véritable difficulté consistait à interpréter correctement le ton, qui recouvrait en réalité une exclamation : le parasite cherche à faire partager son indignation, et non à obtenir une réponse quelconque. Les traductions neutres ou trop prudentes (« Ah, quel jour était-ce hier ? »), pour exactes qu'elles soient syntaxiquement, ne produisaient que peu de sens. Différents moyens se présentaient au candidat : souligner le ton par une conjonction comme « mais » ou « donc » ; préférer « quelle journée » (appelant l'attention sur une occupation, un contenu) à « quel jour » (lundi ou mardi ?) ; remplacer, pourquoi pas, le point d'interrogation par un point d'exclamation ; utiliser enfin l'interrogation emphatique : « qu'est-ce que c'était que cette journée ? ». Les interjections ne manquaient pas en français pour traduire Ἰατταταιάξ (« Ouh là là ! », « ouille ouille ouille ! », « bon sang ! »...), et nous avons volontiers récompensé les candidats inventifs, tout en admettant le simple « Ah » proposé par le Bailly, qui en l'occurrence n'était pas d'un grand secours. En revanche *iattataiax*, que nous avons rencontré, ne signifie rien en français et devait être exclu : une translittération n'est pas une traduction.

Dans la seconde partie de cette section, les erreurs étaient davantage d'ordre syntaxique. Beaucoup de candidats ont commis l'erreur de comprendre ἀπὸ μηχανῆς comme une sorte de complément ablatif (« quel dieu m'a tiré d'un piège, d'un engrenage... ») ou instrumental (« quel dieu, au moyen d'une ruse/d'un tour ingénieux, m'a sauvé... ») de ἔρρυσάτο. Θεὸς ἀπὸ μηχανῆς formait en réalité un syntagme nominal autonome que sa traduction latine *deus ex machina*, passée telle quelle en français, pouvait très bien rendre, mais dont certaines copies ont aussi eu la bonne idée de rappeler l'origine en parlant de « coup de théâtre ». Enclavée entre le participe μέλλοντα et son sujet με, d'autre part, la locution adverbiale ἐν ἀκαρεῖ ne pouvait porter sur ἔρρυσάτο : elle formait avec μέλλοντα une expression légèrement pléonastique évoquant l'idée d'être « à un cheveu », ou « à deux doigts » de rejoindre les morts.

- 2) L. 2 à 7 εἰ μὴ γὰρ ἀναζεύξαντά με τοῦ συμποσίου κατὰ τινα ἀγαθὴν τύχην Ἀκεσίλαος ὁ ἰατρὸς ἡμιθνήτα, μᾶλλον δὲ αὐτόνεκρον, θεασάμενος, τοῖς μαθηταῖς ἐπέταττεν φοράδην ἀνελεῖν, καὶ ἦγαγεν ὡς ἑαυτὸν οἴκαδε καὶ ἀπερᾶν ἐπηνάγκασεν, ἔπειτα ρυῆναι φλέβα διατεμῶν τὸ πολὺ τοῦ αἵματος ἐποίησεν, οὐδὲν ἂν ἐκώλυσεν ἀνεπαισθήτω με τῷ θανάτῳ διαφθαρέντα ἀπολωλέναι.

La 2^e section a opéré une sélection sévère parmi les candidats, faisant perdre beaucoup de points à ceux qui n'étaient pas suffisamment armés pour appréhender un système hypothétique de quelques lignes à l'irréel du passé, comportant plusieurs verbes coordonnés dans la subordonnée. Un premier repérage devait permettre d'isoler la proposition principale (οὐδὲν ἂν ἐκώλυσεν...), ainsi que d'identifier le sujet de la subordonnée (Ἀκεσίλαος ὁ ἰατρὸς) et les quatre verbes conjugués qu'il gouvernait (ἐπέταττεν, ἦγαγεν, ἐπηνάγκασεν, ἐποίησεν). La position initiale de la négation μὴ montrait qu'elle portait sur l'ensemble de la subordonnée, et non sur le participe voisin ἀναζεύξαντα, comme beaucoup de candidats l'ont cru. Le sens de ce dernier verbe,

métaphore quasi lexicalisée issue du langage militaire, a parfois dérouté, mais certains ont su en trouver un équivalent français savoureux (« lever le camp, se replier, battre en retraite... »). Enfin il convenait d'analyser correctement la proposition participiale introduite par θεασάμενος, apposé au sujet Akésilaos : bien souvent, c'est le médecin qui a quitté le banquet ou échappé à la mort de peu... Par-delà l'analyse d'ensemble, la confusion du ὡς préposition, utilisé ici, avec le ὡς conjonction n'a pas simplifié la tâche des candidats, tout comme la méconnaissance du réfléchi ἐαυτόν.

3) L. 7-8 οἷα γὰρ οἷα οἱ λακκόπλουτοι εἰργάσαντό με ἄλλος ἄλλοθεν περιττὰ πίνειν καὶ πλείω ἢ κατὰ τὸ κύτος τῆς γαστρὸς ἐσθίειν ἀναγκάζοντες.

La compréhension de cette phrase était conditionnée par une analyse correcte de εἰργάσαντο, aoriste de ἐργάζομαι, utilisé ici avec un double accusatif (οἷα / με) au sens de « traiter quelqu'un de telle ou telle façon ». Le mot a souvent été pris comme une forme du verbe εἴργω, « empêcher de » (dont on faisait alors dépendre, à tort, les infinitifs πίνειν et ἐσθίειν), bien que l'aoriste εἴρξα de ce dernier soit clairement indiqué par le Bailly. Rapportés à ἀναγκάζοντες, πίνειν et ἐσθίειν pouvaient se voir attribuer leur complément respectif (περιττὰ / πλείω ἢ κατὰ τὸ κύτος τῆς γαστρὸς). Dans la continuité de la première phrase, d'autre part, il fallait éviter une traduction trop prudente de οἱ λακκόπλουτοι, sous peine de contresens ou de non-sens : ce ne sont pas « les riches » (tous les riches ?) qui ont martyrisé le parasite, mais les riches participants à ce banquet-là, c'est-à-dire, inévitablement, « ces riches », ou, pour traduire le sobriquet λακκόπλουτοι, « ces richards », « ces nababs » ; tout comme il convenait de traduire la valeur exclamative du pronom οἷα (son redoublement y invitait), et de ne pas lui donner un sens quantitatif : « Ce qu'ils m'ont fait subir, ces richards, en m'obligeant, l'un après l'autre, à boire à l'excès, et à manger plus que mon ventre ne pouvait contenir ! ».

4) L. 8-10 ὁ μὲν γὰρ ἀλλᾶντα ἐνέσαττεν, ὁ δὲ κόπαιον εὐμέγεθες παρώθει ταῖς γνάθοις, ὁ δὲ κρᾶμα, οὐκ οἶνον, ἀλλὰ νᾶπυ καὶ γάρρον καὶ ὄξος κερασάμενος, καθάπερ εἰς πίθον ἐνέχει.

Le fait que la phrase n'indique pas explicitement, par un pronom comme μοι, la victime de cet éprouvantage gavage, a causé quelques dégâts dans les copies, le contexte des phrases précédentes n'ayant pas empêché beaucoup de candidats de croire que les « richards » s'infligeaient un tel traitement à eux-mêmes : « l'un *me* bourrait (et non *se* bourrait) de saucisse, l'autre enfournait dans *mes* mâchoires (et non *ses* mâchoires) un énorme morceau de poisson, etc. »... L'autre problème résidait dans l'analyse de ἐνέχει, imparfait 3s. de ἐν-χέω « verser à l'intérieur », souvent pris pour le présent 3s. de ἐν-έχω « contenir » : terme piégé sans doute, les deux formes étant effectivement identiques, mais l'irruption étrange d'un présent, succédant à deux imparfaits (ἐνέσαττεν, παρώθει) dans cette énumération à trois termes (ὁ μὲν..., ὁ δέ..., ὁ δέ...), aurait dû inciter les candidats à chercher une autre piste. Le verbe παρώθειν était difficile également, cette fois à cause du Bailly, qui n'aidait pas les candidats en parlant de « mépriser » ou de « rejeter » : nous avons été indulgents tout en valorisant les copies ayant trouvé une juste traduction (« enfoncer, enfourner ») en s'aidant du contexte général, du complément ταῖς γνάθοις et du sens du verbe simple ὠθεῖν – méthode à recommander lorsque la signification d'un verbe composé n'apparaît pas clairement. Si nous n'avons pas non plus cherché querelle aux candidats en matière de charcuterie, en revanche nous tenions à ce que la saucisse (ou le boudin, ou le saucisson), ici au singulier, ne se démultiplie pas, et à ce que l'absence d'article soit rendue par un indéfini français, comme il se doit : la version est un exercice de précision. Invitons également les candidats à écarter tout soupçon de confusion : pour οὐκ οἶνον, ἀλλὰ νᾶπυ καὶ γάρρον καὶ ὄξος κερασάμενος, les formules

parlant de « vinaigre mélangé à de la moutarde et de la saumure », bien qu'approchant le sens réel, laissaient penser qu'on avait attribué à κερασάμενος un sens passif et qu'on lui avait donné pour sujet le neutre ὄζος.

- 5) L. 10-12 αὐτίκα λέβητας πιθάκνας ἀμίδας ἐμῶν ἀπεπλήρωσα, ὥστε αὐτὸν τὸν Ἀκεσίλαον θαυμάζειν ποῦ καὶ τίνα τρόπον ἐχώρησα τοσοῦτον βρωμάτων φορυτόν.

Autre petit « piège » ici avec le verbe ἐμῆν « vomir » que très peu de candidats, malgré l'invitation du contexte, ont reconnu : la majorité l'ont pris pour le génitif pluriel de ἐμός, ἢ, ὄν. Le parasite se voyait alors doté d'une improbable batterie de cuisine (« remplissant mes chaudrons, mes jarres etc. »), même si un certain nombre de candidats sont retombés sur leurs pieds en traduisant ἐμῶν ἀπεπλήρωσα par « remplir de ce que j'avais ingurgité ». Dans la deuxième partie de la phrase, on attendait d'eux qu'ils identifient l'interrogation indirecte (ποῦ et τίνα τρόπον ont parfois été analysés comme des indéfinis, par manque d'attention aux accents), mais aussi qu'ils respectent la syntaxe du verbe français « s'étonner » qui, contrairement au grec θαυμάζειν, n'admet pas ce type de complétive (on ne peut pas « * *s'étonner comment* », mais seulement « se demander avec étonnement comment »).

- 6) L. 12-15 ἀλλ' ἐπειδὴ θεοὶ σωτῆρες καὶ ἀλεξίκακοι προὔπτου με κινδύνου φανερώς ἐξείλοντο, ἐπ' ἐργασίαν τρέψομαι καὶ Πειραιεῖ βαδιοῦμαι τὰ ἐκ τῶν νεῶν φορτία ἐπὶ τὰς ἀποθήκας μισθοῦ μετατιθεῖς.

C'est la conjonction ἐπειδὴ (à ne pas confondre avec l'adverbe ἔπειτα – faute extrêmement récurrente, sur laquelle nous attirons à nouveau l'attention) qui a sélectionné ici les candidats : bien qu'elle intervienne dans une narration, sa valeur n'était pas temporelle, mais causale (« puisque », « dans la mesure où »). S'il était légitime d'hésiter entre les deux, l'analyse des temps employés dans la subordonnée et la principale (aoriste/futur) montrait qu'une traduction par « lorsque » ou « aussitôt que » ne produisait aucun sens. Nous avons apprécié que les candidats traduisent avec précision φανερώς, qui ne signifie pas « semble-t-il », mais au contraire « de toute évidence », « comme chacun peut le constater ». Quant à la principale, si le participe μετατιθεῖς a provoqué moins d'erreurs qu'on aurait pu le craindre, il y a eu un peu de confusion en revanche dans l'itinéraire envisagé par le parasite. En cause, le datif Πειραιεῖ, construit sans préposition (comme fréquemment les noms de ville), qui ne pouvait noter la destination de βαδιοῦμαι (« je marcherai vers le Pirée »), mais donnait plutôt un complément de lieu sans mouvement (« je circulerai à l'intérieur du Pirée ») ; surtout, il ne fallait pas faire de νεῶν le génitif pluriel de ὀ νεῶς « le temple », ni *a fortiori* de οἱ νεοὶ ou τὰ νέα (cf. « les fardeaux hérités de ma jeunesse ») mais évidemment celui de ἡ ναῦς « le navire ». Encore des homonymes que le contexte permettait de départager — à condition de savoir que le Pirée est le port d'Athènes, ce dont les nombreuses fautes d'orthographe commises sur ce mot (cf. *supra*) faisaient parfois douter.

- 7) L. 15-16 ἄμεινον γὰρ θύμοις καὶ ἀλφίτοις διαβόσκειν τὴν γαστέρα, ὁμολογουμένην ἔχοντα τὴν τοῦ ζῆν ἀσφάλειαν.

La dernière phrase n'était pas la plus évidente à comprendre, d'autant qu'à la difficulté du texte s'ajoutaient la fatigue et la nervosité de la fin d'épreuve. Outre l'ultime homonyme du texte, θύμοις, malencontreusement référé à θυμός (« il faut se nourrir de courage »), beaucoup ont eu du mal à construire le participe ἔχοντα, auquel ils ont donné comme sujet, malgré son genre féminin, τὴν γαστέρα – il dépendait en réalité du sujet non exprimé de διαβόσκειν. ὁμολογουμένην était délicat : il ne se rapportait pas non plus à

τὴν γαστέρα, mais à τὴν ἀσφάλειαν, dont il était l'attribut avec le sens de « sûr, certain, reconnu unanimement ». Pour se tromper, encore fallait-il arriver jusque-là : les candidats bien organisés qui y sont parvenus ont gagné des points sur les nombreuses copies inachevées, même quand leur traduction était inexacte.

Pour conclure, insistons sur le fait que leur connaissance du grec permettait à la majorité des candidats de bien traduire le texte d'Alciphron. Mais la version ne mesure pas seulement un niveau d'helléniste ; elle met à l'épreuve d'autres qualités qu'il convient de bien affûter – souci de la précision, capacité à gérer son temps, culture générale antique, aisance dans le maniement du français. Les candidats habitués à envisager l'exercice sous tous ces aspects obtiendront certainement de bons résultats lors des prochaines sessions.